



Omer Aury

VOXEÏDON

Omer Aury

Voxéïdon

© Omer Aury, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1235-1

Couverture : Morgann Lechat

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Depuis la terrasse du Çırağan Palace Kempinski d'Istanbul, hôtel pour personnes à l'aise, voire sacrément friquées, Jacques regarde les navires de commerce croiser sur le Bosphore. Ces vaisseaux, qui vont et reviennent de la mer Noire, Jacques les connaît. Pas personnellement. Disons que Jacques s'intéresse aux bateaux. Capable, quand ils passent, de les ranger dans des catégories, selon l'usage que l'économie en tire. Jacques aime à regarder filer les coques, pour combler les interstices de sa journée. Bien qu'il fasse cela avec aigreur. Ses aspirations, ses inspirations, ses évasions, toutes ces vaguelettes sans conséquences qui clapotent sous l'os d'une tête inoccupée procèdent d'un vent littéraire. Fuyant le rayonnement d'une étagère, la brise gonfle la voilure de ses heures perdues. En regardant les bateaux, Jacques rouvre en lui des romans. Déjà dans son enfance, ses lectures d'épopées navales le secouraient de l'ennui, nourrissant son imaginaire de destins maritimes.

Jacques naquit trop tard pour faire du monde éponyme l'univers d'une profession. Les négociants anglais : conquérant Hong Kong. Les contrebandiers français : pourchassant la fortune d'une rive à l'autre de la mer Rouge. Les dynasties d'armateurs grecs : moissonnant les épis dorés de la mondialisation. Les livres de sa bibliothèque, subséquemment les méandres sous ses méninges, consignent une ère maritime antérieure au triomphe du tout numérique. La marine d'aujourd'hui, électronique, qui en a fini avec l'humain en mer, ne l'attire pas. Quand l'occasion s'y prête, Jacques cependant regarde courir les bateaux, hissant le souvenir des aventuriers qui firent passer au gamin la coupée.

Jacques se fit déposer tout à l'heure sur la drop zone du Palace par une bête hurlant par deux tuyères un souffle strident presque infernal. Il sortit de l'hélicoptère en baissant la tête. Bien loin de Jacques l'idée, par cette révérence, d'exprimer une gêne ou de marquer des excuses pour les nuisances sonores. Instinctivement, éprouvant une réticence viscérale devant la perspective de se faire débiter le melon, Jacques écarta sa tête de la trancheuse. Le voilà à présent détendu, adossé sur une chaise en fer forgé. Auparavant, un vent léger réfrigéra le métal du siège, qui appuie maintenant ses traits refroidis contre le dos de Jacques, au travers d'une fine chemise. De soulagement, il soupire.

Là-bas glisse un pétrolier, chargé d'huile de graines de tournesol pressées en

Ukraine. Par ici s'avance un vraquier, les cales à ras d'engrais fraîchement exportés de Russie. En sens inverse, Jacques perçoit la promesse d'une abondance de produits manufacturés, un porte-conteneurs. Il attend son tour dans le Bosphore. Avant, ce Tetris géant a déplacé son pesant d'eau dans le canal de Suez ; bravé le plus redouté des détroits, celui de Bab-el-Mandeb. Qu'importe ! Plus un mousse ne travaille à bord de ces navires qui défilent sous le regard appuyé de Jacques, à quelques encablures. La flotte marchande de nos jours se compose exclusivement de navires sans équipage. Soixante mille bateaux, atomiques et autonomes, sillonnent les océans afin d'approvisionner les nations. Ce sont autant de petits réacteurs nucléaires ballottés par les périls de la mer. Jacques pense aux risques, à la catastrophe inévitable. À l'irradiation du krill, ce petit crustacé pélagique qui sert de nourriture aux baleines. Un jour, forcément, se produira l'irréparable. Ainsi pense-t-il. En attendant, dans un semblant de sécurité, les bateaux répondent aux ordres d'un logiciel : Voxéïdon.

Propriété du richissime et puissant Zak Tusks, ce programme informatique organise et dirige, à la manière d'un chef d'orchestre, le ballet maritime mondial. L'intelligence artificielle règle, comme du papier à musique, la flotte de navires robots sur un programme de cargaisons. Quelle folie ! se lamente-t-il. Jacques scrute les navires avec la nostalgie d'un temps qu'il n'a pas connu, regrettant que les boîtes à hélices transportent uniquement du matériel. Jadis boutonnaient dans leurs sillons des aventures, des exploits.

Pour son deuxième voyage à Istanbul, Jacques fourra un petit sac en cuir d'une chemise bleue, en lin, parce que l'on pardonne à cette étoffe le froissement et que les chemises, jetées dans un braise-ville, finissent fatidiquement chiffonnées. D'un jean foncé, qui de nos jours passe quasiment partout. D'une de ses fidèles paires de mocassins en croco noir, pour ne pas dire d'un goût franchement affirmé dans le douteux. L'humain n'a pas changé, se chargeant surtout, à l'instar des bateaux, de toute une panoplie matérielle. S'ajoutent à son bagage : un change de chaussettes de fil d'Écosse, un caleçon frais en coton égyptien. Le tout de ses sous-vêtements systématiquement choisi dans la couleur bleu marine, presque nuit. Une précision s'impose. Le fil de coton mercerisé, apportant la finesse caractéristique de l'Écossais de ses chaussettes, s'entremêle dans celles-ci parmi le Cordura. Une fibre résistante à l'abrasion qui a conquis la garde-robe militaire. Ne sachant ni où ni quand viendra l'ordre de se déchausser, Jacques en tout temps se tient prêt à dégainer des chaussettes impeccables, blindées, soustraites au mal autrement funeste du trou, du perçage, de l'effilure

ou autre déchirement qui afflige massivement ces fourres dont nous faisons des gants de pieds. À choisir, Jacques troquerait sur-le-champ sa montre en or pour une paire de chaussettes neuves, plutôt que de laisser paraître dans un salon, au travers d'un orifice mortifiant, un bout d'orteil. Un détail assassine l'apparence. Un pschitt parachève celle-ci. Jacques se parfume. Croisez-le en coup de vent, vous ne percevrez rien de marquant, sinon qu'il a le look et traîne l'odeur d'une figurine imprimée sur papier glacé. Les gens feuilletent Jacques, la page d'un magazine. Ils passent distraitemment sur un cliché de mode. En sa compagnie, attardez-vous. Jacques mérite qu'on prenne le temps. La note monte en puissance, s'allonge, devient étourdissante. L'odorat vous ensevelit. Le nez chavire comme un bateau qui prend l'eau, coule sous terre. Une senteur de racine soudainement l'emporte. Inspirez à pleine narine le vétiver. Un grisant câlin, celui de la terre tout entière, comme si cette dernière avait des bras, dont vous ne voudrez plus vous départir. Ode à la terre ; appel aux embruns vivifiants de l'océan ; qui donc est Jacques ? Tout de son accoutrement, jusqu'au choix de sa fragrance, indique un ancrage terrestre. Au fond de son âme pourtant pleure un marin. Pour faire de sa vie un rêve et de celui-ci une carrière en mer, encore faut-il avoir été accablé d'une ambition admise par son époque. Les bateaux ne recrutent pas. Anachronique, Jacques s'enracine là où ses rêves n'ont pas de mouillage. Ses yeux pérégrinent sur la surface du Bosphore parce qu'il achète des loukoums en Turquie. Des tonnes de loukoums, qu'il fait embarquer en conteneurs, depuis le port d'Ambarlı sur la mer de Marmara. Colorés, parfumés à la rose, agrémentés de pistaches, de bien d'autres fioritures encore : les petits dés de pâte d'amidon sucrée ont la cote, traversent les frontières. Jacques achalande les confiseries d'Europe de ce bonbon oriental. À chaque produit la fortune d'un marchand. Jacques distribue en petites bouchées de quoi dulcifier un jour tragique. S'ouvrira demain, à deux pas de l'hôtel, l'*Istanbul Loukoum Week*, raout international de la sucrerie. La biennale réunit les quatre coins du monde autour d'un carré de sucre. Avant la grand-messe de la friandise, Jacques se désaltère donc, hypnotisé par ces bateaux, dont le va-et-vient sur le Bosphore marque l'incessante séparation entre l'imaginaire et l'actuel, le ponant et le levant. Quelque part prisonnier d'une géographie, voulant ordonner sa tête, l'humain trace des lignes chimériques. Il se tue à les défendre.

II

Très grand, tout aussi mince, d'un teint de peau blafard, voire d'une pâleur vampirique et muni d'un crâne chauve, Zak Tusks est terriblement en colère. Malgré son parfum légèrement musqué, Zak dégage généralement une odeur piquante de transpiration. Normal, pour un homme à cent à l'heure. Ce n'est pas pour cela qu'il est tout rouge de colère. Il a quitté sa patrie, plié ses bagages, avant même d'être devenu le richissime et important capitaine d'industrie, Zak Tusks. Il a émigré pour une terre inconnue. Si bien que, ne connaissant ni le pays d'origine, ni la ville de son exil, il nous est impossible de qualifier, de courte ou de longue, la distance de sa relation avec sa terre natale. Ce n'est pas pour cela non plus que Zak est en colère.

Ado naissant, il décida qu'un jour il prendrait le large. Son goût du voyage alimenta celui de l'aventure, lequel accrut son envie de conquêtes. À dix-huit ans à peine révolus il se mit en chemin.

À l'époque où Zak posa ses fesses sur le toboggan de la fortune, l'acné lui colonisait le visage. Elle lui saccageait la tête. Ce n'est peut-être qu'un détail, une anecdote. Il nous faut cerner le personnage qui va bousiller le monde ; comprendre comment l'enfant devient l'adulte qui s'enflamme et brûle tout. Quand on enquête, que le regard devient le bistouri d'une dissection, chaque petit bout de peau compte. Le pépin sera ouvert d'un coup de lame.

Zak portait son acné comme une cuirasse, une maudite armure. Sous cette carapace, il se sentait protégé contre les périls qui s'affrontent nus : ceux de l'amour. L'acné fut un bouclier contre la tendresse. Les boutons tinrent cette dernière à distance.

Pire encore, parce que Zak était mal dans ses baskets, il consulta un médecin. Plus que des pilules, celui-ci prescrivit l'effacement. La neutralisation de son humeur : l'impassibilité. L'ordonnance d'isotretinoïne fut pour Zak une cure d'apathie, jusqu'à rendre son cœur imperméable aux intempéries de l'âme. Qu'est-ce que l'absence d'humeur, l'indifférence, sinon la mauvaise humeur ? Qui est l'impassible qu'aucune affection n'anime, sinon un odieux connard ? Dépourvu de personnalité, exempt d'états d'âme, Zak fut étiqueté antipathique, désagréable.

Voilà comment la neutralité même, incarnée par Zak à la perfection, devint la matière première de son tempérament colérique. Lequel fut façonné par le burin de l'intolérance sociale pour son indisposition affective. Alors, même guéri de son acné, même des années après, Zak est habité par un désir d'invisibilité ; d'être tapi dans le brouillard de la mondialisation, de se dissoudre dans l'horizon. Depuis lors, Zak va chercher la popularité comme les éboueurs les ordures. Pour éviter d'être incompris, d'offusquer ; pour éviter d'être pris pour une offense et d'avoir à en répondre, Zak évite d'être vu. À l'heure où, en échange d'une miette de célébrité, tout se montre ; où les gamines et leurs copains s'échinent à exposer de leur vie chaque recoin, Zak a cherché à disparaître. À s'ensevelir sous la cacophonie. Il trouva sous les milliards de clics effrénés autant de coups de gomme, ne laissant sur une feuille froissée, terriblement en colère, que le spectre d'une écriture ancienne.

Papier chiffonné au fond des poches, Zak s'est glissé sous les planches, comme le fantôme de la comédie planétaire. Il est là. Derrière les tentatives. De buzz, de plan cul, d'excentricité pitoyablement conventionnelle.

Les gens disent que s'il n'a pas d'adresse, c'est pour se mettre à l'abri. À l'abri des bonnes lois. Celles qui dans les pays tempérés tendent à partager le bonheur autant qu'à combattre la misère.

Nous savons que cela n'est pas vrai. Zak s'éclipse, pour ne pas avoir à être vu. Paraître lui fait mal.

Il s'est souvent demandé ce que le cinéma fait aux familles. Que pensent les parents de leur progéniture qu'ils ont vu incarner l'amour sur grand écran ? Quel tournage, quelle horreur ! « Non, dit le metteur en scène aux acteurs, on la refait ! Pas comme ça, jouez comme si vous vous aimiez... ». Et puis, après avoir peaufiné un rôle qu'elle n'avait auparavant, tout compte fait, oncques si bien joué, la petite tête blonde démaquillée quitte l'acteur et rentre à la maison.

Zak ne veut pas avoir à singer le milliardaire de plateaux. Zak n'est pas un comédien. Il ne veut pas du rôle du philanthrope, du bienfaiteur de l'humanité rendant l'écrasement de l'ultrarichesse doux et chérissable. Il ne veut pas goûter au regard d'admiration que lui vaudrait un costume. Les costumes sont partout. Partout où il y en a, il y a des fausses gloires. La société se gâte. La pourriture se déguise. Le mérite n'est pas une affaire de perruque et d'oripeaux. Zak surveille

un empire. Il dirige ses foudres. Il fait cela caché à cet endroit, depuis ce coin dont les gens ne savent rien.

La colère. Violente, irréfrenable, trépignante, noire. Elle s'est emparée de Zak. Aujourd'hui, Zak est un homme mal conseillé, dangereux comme une bombe. Pénétrons la colère de Zak, afin de comprendre l'individu à qui nous avons affaire. Pour notre homme en feu, l'enfer n'est qu'un glaçon, froid. Voilà son attitude et la force de la punition qu'il entend faire subir à ceux qui l'ont contrarié. Il les fera passer par un feu bien plus vif que celui du grill éternel. Zak s'apprête à cracher sur leur pique-nique un torrent de lave.

L'on ne s'en prend pas à son commerce ! Ou bien qu'ils payent la note et se fassent tous engloutir par le prix des conséquences. Ils ont foutu un coup de pied dans la mauvaise motte. Zak est pire qu'une fourmilière. Il est un volcan. Admiré dans le paysage. Sommet. Exemple et objectif de promeneurs en quête d'ascension. Pièce centrale d'une communauté. Support de légendes et de cultures. Le volcan sommeille, se réveille, fume peut-être et s'ébroue parfois en guise de préavis, mais surtout, d'une nuée ardente, il carbonise et fait tout éclater. Le monde d'avant est fossilisé. Ce qu'était le quotidien devient un musée de statues recroquevillées. Celui grâce à qui le quotidien était le quotidien ; celui qui a amassé tant de puissance ; celui dont les biens et services acheminaient le train-train de la vie publique ; celui-là est une cocotte-minute géante, de la taille de la planète Terre, chauffée à blanc par le bec brûlant de la bêtise politique.

Disons un mot sur ce géant, ce dragon, son empire. MetaAlpha. Zak l'a mis sur pied avant d'être en colère. Ligne par ligne, pièce par pièce, grâce à l'aide de quelque miracle, fortune fut faite. En peu de jours, Zak érigea une pyramide d'argent. En suffisamment peu de jours, pour qu'il lui en reste beaucoup à vivre au sommet de son édifice. Beaucoup à vivre, en théorie. En théorie, parce qu'il est encore jeune et que l'avenir, qui n'a pour certitude que la mort, est imprévisible. D'après les statistiques démographiques, donc, Zak devrait probablement vivre encore longtemps. Ajoutez à cela que les riches, tout comme les pauvres d'ailleurs, ont tendance à le rester : Zak devrait a priori vivre riche encore longtemps.

C'est du moins ce que lui raconte son devin. Madame Hôbah. Une femme

qu'il n'a jamais rencontrée, dont il ne connaît que la voix. Laquelle ressemble à un chant venu tout droit d'une charnière. Un gémissement. La complainte éraillée d'un jeu de gonds coincés sous le poids d'une grosse et méchante porte, tournant avec peine, dans la douleur et les vagissements. Pour ne pas dire une voix caricaturale de celle de la sorcière, grinçante, tremblante. Un chant qui hérissonne sous la peau un tapis d'aiguilles. Un épouvantement. Un cri dans un château vide et froid où même les murs frissonnent.

Quand bien même, Zak lui passe un coup de fil de temps en temps. Ce n'est d'ailleurs même plus un fil qui relie les communications téléphoniques. Ce sont des ondes, un courant d'air. Alors, que risque-t-il ? Certainement pas grand-chose. Du moins, c'est ce qu'il croit. Et c'est bien là que Zak se trompe. Car Zak croit croire. Pire, il croit savoir. Voilà deux choses antinomiques ! L'imagination rend parfois bien plus malades que ne peut le faire un simple courant d'air ! Zak risque gros. Il risque plus qu'un radis. Il risque sa vie, parce que sans le savoir, à chaque appel, il se promet de réaliser un avenir auquel il croit.

En contrepartie de l'éclairage que lui apporte, par deux ou trois grincements, Madame Hôbah, Zak lui poste une carte, dans laquelle il glisse un billet de banque. Ce qui, à défaut d'être banal, n'est pas une mince affaire. C'est de surcroît bien hypocrite de sa part. Il n'est pas facile de trouver des billets de banque. La tâche est pratiquement aussi pénible que celle d'acquérir un timbre. Puis il faut ensuite rejoindre cette frange de marginaux qui encombrent toujours le bureau de poste et y faire la queue, jusqu'au regard suspicieux du guichetier. C'est la même chose au comptoir de la banque, qu'il a fallu prévenir une semaine à l'avance de l'opération inhabituelle de toucher son argent. Zak a lui-même œuvré à l'anéantissement de la simplicité. Zak a milité. Zak a promis. Zak a construit, détruit et transformé, afin que tout, absolument tout, passe par l'un de ses péages où l'on paye de ses données. Si l'accomplissement des gestes les plus basiques de la vie requiert l'assentiment d'une technologie numérique, c'est à cause de Zak. Voilà Zak, l'un des derniers Mohicans du monde d'avant, dont il est lui-même le grand fossoyeur ! Zak a préféré conquérir plutôt que de préserver les avantages gratuits de l'existence. Il a préféré le regret, il a préféré la déshumanisation. Il a préféré la grandeur et l'importance de son nom. Il a préféré l'asservissement numérique de tous les êtres à tout autre remède pour traiter son angoisse. Celle d'être passé sur terre sans labourer l'Histoire. Après tout, Zak est humain. Nous l'avons dit Zak est un paradoxe. Lui qui ne veut rien exposer, lui qui s'échine à exclure son jardin des fourches de la moissonneuse-